



L'équipe des African All Stars et ses entraîneurs.

REPORTAGE

LA FOI, LE FOOT ET LE QUARTIER



A Oulfa, Marocains et Subsahariens partagent leur quotidien. Dans ce quartier d'immigration, la cohabitation n'est pas toujours évidente mais la débrouille l'emporte sur l'adversité. Tranches de vie.

Oulfa, l'un des plus grands quartiers périphériques de Casablanca. En ce dimanche, le soleil cogne sur les terrains vagues et les chantiers qui s'étalent à perte de vue. En guise de fond sonore, un match de foot diffusé dans les cafés et l'écho d'un ballon qu'une poignée de gamins envoient claquer sur les murs. A l'ombre d'un immeuble, des Subsahariens discutent entre eux. Il y a peu, la Toile a fait parler de cet endroit, lorsque quelques syndicats de propriétaires avaient placardé des affiches interdisant la location à des personnes de couleur noire. Les chiffres fiables n'existent pas mais il suffit de jeter un œil dans les rues pour voir qu'Oulfa est un véritable

quartier d'immigration. Camerounais, Ivoiriens, Nigériens ou encore Sénégalais, ils partagent désormais leur quotidien avec des Marocains.

"Là-bas c'est la guerre"

Papé, un jeune homme âgé de 23 ans, Libérien par sa mère et Guinéen par son père, nous invite à le suivre dans le quartier. Beau gosse, casquette à l'américaine vissée sur la tête, il est installé au Maroc depuis sept ans. Né au Libéria, Papé a passé sa scolarité dans une académie de football jusqu'à devenir joueur professionnel dans l'équipe nationale des juniors. *"Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais c'est la guerre là-bas. Voilà pourquoi j'ai quitté mon pays. Je rêvais d'une vie meilleure et je voulais gagner de l'argent pour aider ma famille qui est restée au pays"*, raconte-t-il.

Ici aussi Papé est joueur de foot professionnel. A défaut d'évoluer dans un club national, il joue au sein d'une équipe du quartier et parvient à gagner un peu d'argent. *"On organise des tournois dans le quartier. Chaque équipe donne 2000 dirhams, et celle qui gagne remporte le pactole. Ça me permet de gagner jusqu'à 500 dirhams les jours où je marque"*, explique-t-il. Ici, pas de pelouse verte, le terrain est en terre battue et les cages n'ont pas de filet. Lorsqu'il ne joue pas au foot, Papé va travailler sur les chantiers qui envahissent le quartier. Evidemment, rien n'est déclaré et le travail est payé à la tâche, près de 70 dirhams par jour... *"enfin, quand les patrons payent, parfois ils ne le font pas"*. Si le jeune homme manie avec aisance l'anglais et le français, il ne baragouine en revanche que quelques mots de darija. Les bases

pour se faire comprendre. Un atout, car beaucoup de Subsahariens sont seulement anglophones. Dans la rue, nombreux sont les Marocains qui le toisent. Des regards appuyés qui en disent long sur les persécutions que vivent les Subsahariens. *"Les insultes, les jets de pierre, ça arrive très souvent. Parfois ce sont des enfants, des mecs de mon âge ou même des femmes âgées"*, témoigne Papé. Tout en muscles, on l'imagine mal dans l'incapacité de se défendre : *"Si je répons ou si je tape quelqu'un, c'est tous les gens du coin qui vont se mettre contre moi. Et si un policier arrive, c'est moi qui irai au commissariat. Je fréquente quelques Marocains, surtout grâce au foot. J'en ai même connu qui étaient prêts à se battre avec ceux qui nous insultaient. Par contre, si l'on me voit avec une Marocaine, les hommes vont l'insulter"*, précise Papé,

qui s'arrête pour dire bonjour à des amis. Le seul endroit où les Marocains oublient sa couleur, c'est la mosquée. Dans ce lieu sacré, les autres le voient d'abord comme un musulman, mais lorsqu'il est dans la rue, il redevient un "azzi".

Rendez-vous à l'église

Avoir la foi, la solution de nombreux migrants. Ils n'hésitent pas à se rendre à l'église le dimanche, quitte à payer 30 dirhams de taxi pour se rendre à Notre-Dame de Lourdes, sur le boulevard Zerktoni. Sans eux, autant dire qu'elle serait vide. Ce dimanche justement, le sermon porte sur l'humilité et l'abnégation face aux discriminations et aux agressions. A la sortie de la messe, ça papote et ça rigole à tout-va. Pour beaucoup, c'est l'occasion de sortir du quartier et de rencontrer des membres de la communauté. Marie-Louise est venue avec ses cinq nièces. Originaires du Sénégal, elles sont toutes installées à Oulfa depuis deux ans. Elles possèdent toutes une carte de séjour et un emploi. *"Soi-disant le Sénégal et le Maroc sont quasiment un seul et même pays, pourtant on est traitées comme des moins que rien ici. Tout ça ce sont des discours politiques. Lorsqu'on va se plaindre auprès de notre consulat, on nous dit de revenir le lendemain"*, s'exclame Marie-Louise, qui poursuit : *"Nous sommes des personnes sérieuses, on travaille toute la semaine. Le samedi on reçoit les amis et la famille, et le dimanche on va à la messe. On ne demande rien à personne !"*. L'idée de s'installer définitivement au Maroc et d'y fonder une famille sont loin d'être dans leurs projets. *"Vu la situation, c'est hors de question. Je vais rester le temps d'économiser un petit pécule puis je repars chez moi au Sénégal"*, rétorque l'une des nièces de Marie-Louise. *"Au Sénégal, on traite les étrangers comme des rois. Personne n'est raciste"*, lâche une jeune femme, qui vient dire bonjour à ses amies. A force de discriminations, elles aussi se sont forgé un regard très dur à l'encontre des Marocains. *"Bon on se lâche un peu parce que vous nous demandez notre témoignage. Ça fait du bien de dire ce qu'on a sur le cœur"*, conclut Marie-Louise avec un sourire. Le son de cloche est différent du côté de Ray et Hortense, deux frères et sœurs venus du Cameroun et installés à Oulfa depuis quatre ans. *"Au début, je me suis battu avec beaucoup de Marocains, j'ai souvent fini au poste de police, sauf qu'il m'est arrivé que des policiers prennent ma défense. Aujourd'hui, j'ai compris que le racisme venait*

parfois de l'ignorance ou de la misère, les Marocains qui ont immigré nous comprennent plus", raconte Ray. Ce dernier est cuisinier et sa sœur est coiffeuse à domicile, un boulot qui marche bien. Tous deux ont des ami(e) marocain(e)s et se voient bien faire leur vie ici.

Retour à Oulfa. L'autre activité qui permet parfois d'effacer les différences, c'est le football. A Oulfa, quatre entraîneurs issus du Libéria et du Nigéria, Raph, Charles, Rahim et Gaga, ont mis sur pied avec trois fois rien l'équipe African All Stars. Un nom qui claque. *"Les étoiles représentent tous les pays du continent. En son sein, il n'y a ni religion, ni couleur, juste l'amour du foot"*, prévient Raph dans un parfait anglais. Les Marocains qui jouent avec eux se comptent sur les doigts d'une main, mais leur présence est célébrée. Oublier le quotidien, les discriminations, voici

“Les insultes, les jets de pierre, ça arrive très souvent. Parfois ce sont des enfants ou même des femmes âgées”, témoigne Papé.

les motivations de ces quatre quadragénaires. Les entraînements ont lieu le lundi, le mardi et le vendredi et plusieurs matchs sont organisés avec des clubs d'autres quartiers ou d'autres villes. *"Dans notre équipe, il n'y a que des talents, des jeunes qui ont été formés dans leurs pays respectifs. Nous avons des ambitions et*

des projets pour eux, mais nous n'avons ni moyens, ni sponsors. Pourtant c'est certain que beaucoup ont leurs chances pour devenir pro dans des clubs européens. Les pays de l'Est, par exemple, sont avides de talents pas chers", expliquent Raph et Gaga. Toutes les initiatives de ce genre sont non officielles et bénévoles, ici les collectivités locales n'accordent aucune aide, ni même un quelconque intérêt.

Tous pour un...

Plus tard dans la journée, nous retrouvons Papé chez lui, un appartement de 100 m². La décoration et l'équipement sont sommaires, mais on y trouve le nécessaire. Papé habite en colocation avec vingt personnes, filles et garçons confondus. *"Le loyer nous coûte 2500 dirhams"*, précise-t-il. Le salon est improvisé dans une petite chambre mais contient tout ce dont un jeune d'une vingtaine d'années a besoin : une télévision, une dreambox, un ordinateur avec une connexion Internet et un grand lit qui sert de canapé. *"On s'est tous cotisés pour s'acheter de l'électroménager. Sans ce mode de fonctionnement, il est difficile de se procurer un peu de confort"*, explique Papé. L'entraide communautaire dépasse la frontière du foyer. A Oulfa et plus largement à Casablanca,

la majorité des Subsahariens se connaissent ou ont au moins une connaissance en commun. *"Lorsqu'un nouveau arrive à Casa, il est rapidement présenté à d'autres blacks. S'il est en galère, on est là pour l'aider"*, assure Papé.

Régulièrement, les Subsahariens d'Oulfa organisent des réunions informelles pour gérer la vie de la communauté. *"Les nationalités ne comptent plus. Ici on est d'abord blacks dans un pays étranger. Si quelqu'un a besoin d'argent ou d'autre chose, la communauté sera là pour lui"*. *"L'autre jour, un mec est tombé du deuxième étage sur un chantier. On a tous cotisé pour qu'il soit soigné à l'hôpital"*, raconte Moussa, d'origine guinéenne, tablette tactile à la main. A seize ans, il est le seul mineur de l'appartement. Il a quitté son pays à treize ans : *"Mes parents n'étaient pas très pauvres mais m'ont encouragé à avoir une vie meilleure"*. Depuis, il travaille dans une petite usine de tapisserie du quartier. Quelques amis guinéens et anglophones sont passés voir Papé et ses colocataires. Aucun d'entre eux n'a de carte de séjour, ils font donc des allers-retours entre le Maroc et leurs pays, sauf qu'ils ne connaissent pas les délais du visa et qu'ils gagnent très peu d'argent.

Au fond, ils rêvent surtout d'une vie ailleurs qu'au Maroc. *"Ici c'est un cauchemar. Je ne peux pas rentrer chez moi car ma famille compte sur moi, je ne peux pas changer de pays car je n'ai pas d'argent. Au téléphone, quand un ami du pays me dit qu'il veut faire la même chose que moi, je le dissuade"*, lâche Papé. Lui rêve de s'envoler pour le Qatar, où il peut espérer une carrière de footballeur en deuxième ou troisième division. Dans la chambre, certains aspirent à vivre en Norvège, d'autres à se lancer dans le hip-hop ou à entamer une carrière de sportif



TNOUN

Certains semblent avoir adopté les habitudes locales.

pro... Sans compter un Sénégalais qui se voit bien produire sa petite amie *"qui chante comme personne"*. Papé et ses potes rêvent USA, paillettes et money.

Les fantasmes de ceux qui galèrent en bas de l'échelle sociale. Pour autant, aucun d'entre eux n'est prêt à traverser le détroit de Gibraltar de manière illégale, à en croire Papé : *"On a tous connu quelqu'un qui a perdu la vie en se noyant ou a été arrêté et envoyé dans le désert à la frontière. On tient à nos vies, on laisse ça aux inconscients"*.

Avec ma gueule de métèque

Quelqu'un frappe à la porte de la chambre. C'est Mustafa, un ami de Papé. Baraqué, relax, les yeux en amande de Tupac Shakur, le sourire charmeur, ce dernier a obtenu un master en économie

au Maroc. Après une expérience en tant que manager d'un call center, il est à la recherche d'un nouvel emploi. Difficile, la faute principalement à la loi de préférence nationale. Qu'importe, lui préfère parler de *"congé sabbatique"* plutôt que de chômage. Et puis, contrairement à ses amis, ses diplômes et sa carte de séjour lui permettent de s'accrocher à un véritable projet de vie. *"Je vais rester ici encore*

Régulièrement, les Subsahariens d'Oulfa organisent des réunions pour gérer la vie de la communauté.

quelques années, le temps d'économiser un peu d'argent. Ensuite, je rentrerai en Guinée et je monterai une entreprise avec mon frère", projette le jeune homme. *"Il y a pas mal d'étudiants à Oulfa et c'est vrai que c'est plus facile pour nous. Les écoles nous donnent des papiers et on s'intègre plus facilement avec les Marocains"*, admet-il.

Mais dans la rue, les commerces ou les cafés, *"un black reste un black"*, qu'il soit cadre, étudiant ou travailleur précaire. Un épicier du quartier, par exemple, trouve tout à fait normal de *"toujours servir les Marocains avant les autres"* et ne se prive pas de le faire. Si le serveur d'un petit café assure, lui, *"traiter tout le monde à égalité"*, il avoue en revanche *"que les gens se plaignent plus des Noirs que des autres. Par exemple, si des jeunes Marocains font du bruit en jouant au foot, on ne dit rien. Si ce sont des Noirs, on leur crie dessus, c'est comme ça"*. En sondant dans le quartier, personne ne s'avoue vraiment raciste, même si certains balancent un *"ils ne sont pas comme nous"*. D'autres, au contraire, trouvent positive la présence de migrants : *"Il y a plus de monde dans la rue donc plus de sécurité, les commerces marchent et c'est aussi grâce à eux"*, assure une habitante de Oulfa. C'est sans doute déjà un début de mixité... ■

NINA KOZLOWSKI

INTÉGRATION. Même vie, même combat

Mehdi Alioua est enseignant-chercheur en sociologie à l'Université Internationale de Rabat et travaille depuis 2002 sur l'immigration au Maroc. D'après lui, les migrants subsahariens installés dans les quartiers comme Oulfa ressemblent beaucoup aux Marocains qui ont quitté les campagnes pour s'installer

en périphérie des villes : ***"Ils font les mêmes métiers et vivent dans les mêmes conditions, et c'est d'ailleurs ce qui crée le racisme et le conflit"***. Le sociologue note que plus les étrangers s'intègrent, plus le racisme augmente : *"Ces dernières années, le nombre de Subsahariens est en constante augmentation, même si le chiffre reste dérisoire. Depuis 2008-2009, on assiste à une montée des*

propos racistes, voire même d'agressions très violentes. On est passé du rejet bête et méchant à des actes. Quelque part, cela prouve aussi que le Maroc prend conscience qu'il devient un pays d'immigration et que les migrants s'intègrent, même malgré eux". Ainsi, le processus d'intégration est déjà lancé et la question de l'immigration pourrait bien devenir centrale d'ici quelques années. ■